

Juillet 2022

C'était il y a dix-sept ans. Je m'en souviens encore. Les affiches de "Prendre femme" sur les murs du métro.

Le visage de Ronit Elkabetz en grand format, cette beauté de tragédienne qui m'avait donné un coup de poing à l'estomac – une beauté forte, une beauté mais surtout une présence, en fait, cristallisée par une image qui à elle seule signifiait le refus des compromis : Viviane Amsalem, dans le film, voulait vivre sa vie. Pas d'entre-deux, c'était noir ou blanc, à l'image du contraste entre ses cheveux et sa peau. L'épouse se battait contre les entraves à sa liberté : mari, religion, morale, traditions — biblique Ronit Elkabetz, qui par sa puissance intimait un silence semblable à celui qui suit des alexandrins.

À l'époque, l'ado que je suis ne va pas voir le film. Peut-être l'affiche lui suffit-elle, comme une sorte de mythe dont on reste à distance pour ne pas le déconstruire trop vite. On pense qu'on aura le temps par la suite. En 2016, l'actrice et réalisatrice est emportée par un cancer. Mais ces dernières semaines, tout à coup, l'apparition revient : le visage de cette femme sur les murs de la ville, regard et cheveux noirs, peau blanche, et cette fois-ci en la voyant je sais qu'elle est morte il y a six ans.

Pourtant on la retrouve inchangée, sombre et silencieuse, debout au milieu d'un décor qui semble constamment inadapté, banal — l'appartement moderne n'est pas son habitat naturel. À la place, derrière elle on imaginerait plutôt la densité massive des éléments, le bleu foncé de la mer Égée ou la blancheur rocheuse d'un théâtre à ciel ouvert.

Son frère Shlomi réalise "Cahiers Noirs", un documentaire en deux parties, sur elle, sur eux, sur leur cinéma, qui comme un enfant terrible hurle les contraintes de la société israélienne, un enfant qu'ils ont pu faire ensemble, année après année, car entre frère et sœur le cinéma est permis.

Nulle n'est plus lumineuse que Ronit Elkabetz dans ces "Cahiers noirs" qui mélangent à tout moment les films et la vie, et de raccord en raccord nous parvient une femme qui n'a pas disparu, loin de là, puisque pendant plus de trois heures elle s'anime sur l'écran davantage que d'autres dans le monde réel, dont les couleurs pâlisent à côté d'un noir et blanc comme le sien.

"Tu n'as pas disparu", dit-il en voix-off à sa sœur, et aux pavés de leur cour, débarrassés par les déménageurs des dernières affaires de la défunte, succède instantanément une contre-plongée du visage souriant de Ronit à sa fenêtre, qui semble donner elle-même un signal de départ.

Shlomi Elkabetz filme sa sœur à chaque instant, dans la rue, dans un taxi, un lit d'hôpital, une chambre d'hôtel, le plateau de tournage du "Procès de Viviane Amsalem" où Ronit épuisée demande une trêve de la même façon que pendant les prises Viviane implorait la fin de son huit-clos.

Montés bout à bout, tous ces morceaux disjoints viennent former une déclaration d'amour que l'on dit d'un seul souffle, et s'assemblent pour faire du bouche-à-bouche à l'existence d'une femme.